De la paraphrase à l'interprétation : Tiberius Donat défenseur d'Énée aux chants 2 et 10 de l'épopée virgilienne

Séverine Clément-Tarantino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/870>

DOI : 10.4000/rhetorique.870

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-177-5

Référence électronique

Séverine Clément-Tarantino, « De la paraphrase à l'interprétation : Tiberius Donat défenseur d'Énée aux chants 2 et 10 de l'épopée virgilienne », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 06 décembre 2019, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/870> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.870>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

De la paraphrase à l'interprétation : Tiberius Donat défenseur d'Énée aux chants 2 et 10 de l'épopée virgilienne

Séverine Clément-Tarantino

Introduction

- 1 Le commentaire antique dont il va être question reste le moins fréquenté de l'œuvre de Virgile : les *Interpretationes Vergiliana*e de Tiberius Claudius Donatus (nom complet que j'abrège en Tiberius Donat¹). Tel fut son sort, du moins, jusqu'à ces toutes dernières années, où en particulier deux chercheurs italiens s'y sont intéressés de très près. Massimo Gioseffi a consacré plusieurs articles très stimulants à cette œuvre, envisagée dans son ensemble ou en certains de ses passages². Luigi Pirovano a, quant à lui, consacré une monographie à un aspect précis de la composante rhétorique – la composante dominante – du commentaire de Tiberius Donat : la connaissance que ce dernier a de la doctrine des *status causarum* et l'utilisation qu'il en fait dans son œuvre³. En dehors de l'Italie, d'où vint aussi, en 1985, la synthèse capitale de Marisa Squillante⁴, peu d'études ont été consacrées à cet auteur depuis son édition pour Teubner au début du xx^e siècle⁵. En France, cependant, l'essor des études sur la tradition du commentaire, de l'Antiquité à la Renaissance, lui est désormais profitable : au sein des travaux sur le commentaire accomplis à Lyon (programme HyperDonat) et à Grenoble (atelier de l'équipe RARE sur les commentaires rhétoriques⁶), Tiberius Donat a sa place, et c'est en rapport avec le programme HyperDonat que j'ai, à l'origine, entrepris de le traduire⁷.
- 2 Si ce commentaire a été particulièrement délaissé, cela tient sans aucun doute à son style si singulier : les *Interpretationes virgiliennes* sont généralement présentées comme une « paraphrase » de l'*Énéide*, au mauvais sens du terme⁸. De fait, sous une forme « continue », après avoir cité des passages relativement longs du poème virgilien,

Tiberius Donat reformule ce qui y est exprimé avec ses propres mots, qui se mêlent aux mots de Virgile même⁹. Le problème est que, régulièrement, cette reformulation ne se fait pas en une fois, mais qu'au contraire, le commentateur s'y prend à plusieurs reprises, au point de donner lieu, en apparence au moins à des redites¹⁰. Celui qui, au tout début de son œuvre, exprime sa crainte d'être taxé d'arrogant (il vient après des commentateurs prestigieux), s'est plutôt vu taxer de redondant¹¹. Il a paru verbeux et creux, et son commentaire, ennuyeux et sans intérêt – ce, depuis longtemps et y compris à ses éditeurs.

3 Mon propos n'est pas ici de défendre à proprement parler l'œuvre de Tiberius Donat, ce que M. Gioseffi a déjà fait, et très bien fait, en soulignant par exemple la propension des *Interpretationes* à devenir autre chose qu'un commentaire – une nouvelle *Énéide*¹². Je voudrais néanmoins rappeler, dans une perspective plus pratique que théorique, que ce texte est encore digne d'être lu « en marge » de l'épopée de Virgile. Les critiques qu'il s'est attirées à différentes époques n'ont d'ailleurs pas empêché qu'il soit également lu et utilisé, et l'on doit avoir en tête que le « DON. » qui se trouve cité dans les commentaires à l'*Énéide* de Landino par exemple¹³ ou dans les notes du Virgile de N.-E. Lemaire (1822¹⁴), est bel et bien le Tiberius Claudius Donatus dont nous parlons. En partant du présupposé que les *Interprétations virgiliennes* sont un texte instructif à plusieurs égards et digne d'étude, c'est ainsi à la défense assumée par Donat lui-même que je vais m'intéresser, à travers l'examen de deux cas particuliers : l'interprétation donnée, au sein de ces « *Interpretationes* », du comportement d'Énée aux chants 2 et 10 de l'*Énéide*.

4 Il faut rappeler que le commentaire de Tiberius Donat se distingue par une ligne interprétative nette et forte. En effet, quoiqu'elle ne soit pas exceptionnelle et qu'elle soit bien enracinée dans les pratiques de lecture et d'enseignement de l'Antiquité, la lecture rhétorique que cet auteur fait de l'*Énéide* demeure tout à fait remarquable en raison de son caractère systématique. Dans le « proème » sur lequel s'ouvre le commentaire, Tiberius Donat expose son projet de lecture en définissant l'*Énéide* en termes de genres rhétoriques¹⁵ : le « genre de sujet » dont elle relève est, en premier lieu, le genre laudatif, nous dit-il, mais, tant en raison de ses immenses capacités qu'en vertu des besoins de l'éloge qu'il voulait composer, Virgile n'a pas manqué d'avoir recours aux autres *genera*, et surtout, au genre judiciaire, *genus iudiciale*. Concrètement, Tiberius Donat est animé par la conviction que Virgile, dans l'*Énéide*, a voulu louer Énée et, à travers lui, Auguste ; il est par ailleurs certain que, pour mener à bien cet éloge, il lui a fallu contrer toutes les critiques et les accusations dont ce personnage héroïque avait été la cible. Sa propre tâche de commentateur va consister, dès lors, à signaler tous les passages où Virgile poursuit l'un ou l'autre but, ou les deux ensemble ; mais il s'agit aussi pour lui de contrer, à son tour, les lecteurs, jugés mauvais, qui prétendent retrouver dans les vers de Virgile des traces de mise en cause d'Énée ou qui, tout bonnement, s'appuient sur des vers de Virgile pour critiquer eux-mêmes Énée et / ou les Troyens¹⁶. L'on verra que Tiberius Donat est tellement soucieux d'accomplir au mieux cette tâche qu'il semble parfois relever des motifs possibles de blâme ou d'accusation qu'il est peut-être le seul à voir. Dans sa détermination à défendre personnage et poète, il en vient parfois à faire naître des soupçons inattendus et de nouvelles accusations. Pour le dire en faisant appel à des catégories de lecteurs modernes, il est un interprète « optimiste » de l'*Énéide* qui court de temps en temps le risque de porter de l'eau au moulin des « pessimistes ». À côté de passages qui témoignent du caractère systématique de son approche du poème de Virgile, il s'en

trouve d'autres, cependant, où Tiberius Donat se révèle capable de nuancer sa position, d'être moins partial que l'on eût pu s'y attendre, de ne pas ignorer, en tout cas, certaines complexités de l'épopée d'Énée.

1. Commentaire du chant 2 : défendre Énée vaincu

- 5 La « complexité » qui a suscité le plus de discussions de la part des commentateurs modernes, en particulier au XX^e siècle, concerne sans aucun doute la fin du poème, avec une « victoire » d'Énée qui est apparue comme problématique à beaucoup de lecteurs¹⁷. Le problème que les commentateurs anciens traitent le plus vigoureusement et le plus visiblement concerne beaucoup moins cette victoire, que la défaite qu'elle est censée inverser et faire oublier : la défaite originelle des Troyens, que Virgile a fait le choix de ne pas passer sous silence. Les anciens manifestent en effet une conscience bien plus aiguë que nous de la difficulté qu'il y avait pour le poète à faire d'Énée le héros épique par excellence, celui dans lequel les Romains reconnaîtraient volontiers leur ancêtre « mythique » : non seulement Énée était, à l'origine, un vaincu, mais en outre, les circonstances dans lesquelles ce vaincu avait échappé à la destruction de sa patrie avaient semblé douteuses. Pourquoi avait-il fui ? Avait-il trahi ? Ce sont des questions auxquelles Virgile s'est senti en devoir de répondre et il en a même confié la tâche au héros lui-même lorsqu'il relate la ruine de Troie à Didon au chant 2¹⁸. Dans le commentaire de Servius, une attention si grande est prêtée à la dimension apologétique de ce chant qu'elle donne lieu, à propos du v. 13, à une redéfinition de l'*intentio* du poète¹⁹ :

BRISÉS PAR LA GUERRE : dans ce livre l'intention est double : éviter que tant la défaite de Troie que la fuite d'Énée ne paraissent infâmes²⁰.

- 6 Au même endroit, Tiberius Donat réagit de façon semblable, mais à sa manière, *more suo*, en développant davantage. De plus, il y a déjà eu dans son commentaire une remarque qui fait état d'une partialité – bien naturelle, compréhensible – du narrateur, partialité que devrait identifier et assumer le lecteur, et dont on peut penser que le commentateur la reprend lui-même à son compte. Voici, en effet, ce que Tiberius Donat dit à propos des vers fameux « Tu me demandes, reine, de raviver une douleur indicible... » (*Énéide* 2, 3-5) et, en l'occurrence, de la désignation de Grecs et Troyens aux v. 4-5 (« en disant comment les richesses troyennes et un royaume lamentable ont été anéantis par les Danaens ») :

Quand il dit 'Danaens', il faut prononcer avec mépris, comme pour des hommes inaptes à la guerre et sans aucun courage, alors que dans 'troyennes' l'on doit entendre 'grandes' et 'que l'on est en droit de pleurer'...²¹

Après une telle entrée en matière, les Grecs « brisés par la guerre » du vers 13 n'échappent pas à une dépréciation comparable. Mais avant cela, Donat s'attache à souligner les objectifs – et les qualités – de la narration d'Énée :

BRISÉS PAR LA GUERRE ET REPOUSSÉS PAR LES DESTINS, LES CHEFS DES DANAENS, TANT D'ANNÉES S'ÉCOULANT DÉSORMAIS : narration pleine de subtilité et d'art de la part d'un homme qui, comme on sait, a été vaincu et de quelqu'un qui semble avoir été incapable de porter secours à lui-même, aux siens et à sa patrie, quelqu'un dont l'aide devait apparaître comme nécessaire à Didon qui redoutait tout, ce qui ne pouvait devenir un espoir solide, si Énée n'avait commencé par justifier sa propre personne par une défense appropriée²².

Le vers 15 (« les chefs des Danaens] édifient un cheval haut comme une montagne selon l'art divin de Pallas ») permet ensuite au commentateur de donner une

illustration de ce qu'il a identifié comme de la faiblesse (cf. *supra* « inaptes à la guerre » et « sans aucun courage » dans le commentaire relatif à « Danaens » au v. 5) ; l'édification du Cheval de bois le conduit en effet à s'exprimer de manière bien plus véhémement qu'Énée, et à donner forme, pour de bon, à un blâme des Grecs :

Voilà qui est bien d'hommes inaptes à la guerre ! Ils ont eu recours à un piège, pour pouvoir, avec l'aide d'une ruse, remporter une victoire qui, menée de façon loyale, était devenue désespérée²³.

L'intention de blâmer les Grecs est plus loin (à propos de Sinon et des v. 152-153) expressément imputée par Tiberius Donat au poète même :

L'AUTRE, INSTRUIT DANS LES RUSES ET L'ART DES PÉLASGES, LEVA VERS LES ASTRES SES MAINS DÉBARRASSÉES DE LEURS CHÂÎNES : en toute occasion et comme il l'a fait en de très nombreux passages, le poète flétrit la personne des Grecs, en disant qu'ils ont vaincu, non grâce à leur vaillance, mais grâce à un piège. C'est pour cette raison qu'il a mis 'Instruit dans les ruses et l'art des Pélasges' : il était 'instruit', dit-il, en vertu de sa nature propre et il était aussi instruit du fait de la mission que les siens lui avaient confiée. Cela a été mis pour montrer qu'il n'est pas un Grec qui n'use de perfidie et ne recoure aux faux-fuyants²⁴.

- 7 Le héros-narrateur peut sembler davantage lié à la « mission » apologétique concernant les Troyens et le concernant, surtout, lui-même. Ainsi, à propos de la formule d'introduction de l'épisode de la mort de Laocoon (« Ici, un événement plus grave, beaucoup plus effrayant, se présente devant les malheureux », *Énéide* 2, 199-200), on peut lire :

En toute occasion, Énée cherche à se justifier de l'accusation relative à la perte de sa cité et de son royaume, et précisément dans ce qui pouvait lui être reproché, il recherche les parties de l'éloge²⁵, montrant, comme cela a été mis plus haut, que les Grecs n'ont pas obtenu la victoire grâce à leur vaillance, mais grâce à des ruses et des tromperies ; il ajoute également que ces ruses et tromperies étaient elles-mêmes ruinées par le caractère astucieux des Troyens²⁶, si la faveur des dieux n'avait avantagé les plans de la partie adverse au point de jeter le trouble, aussi, dans l'esprit des Troyens par toutes sortes d'erreurs²⁷.

- 8 Mais en réalité, tout n'est pas si clair, et si une distinction s'opère, c'est entre le personnage-narrateur qui s'en tient à son premier et principal objectif – se défendre – et le poète, qui est capable de faire entendre sa voix propre comme « par-dessus » celle de son héros, et d'exprimer un point de vue beaucoup plus nuancé, beaucoup moins partial que le commentaire à peine cité aux v. 152-153 (Virgile blâme les Grecs dès qu'il peut) ne le laisse entendre : aux yeux de Donat, en effet, lorsque l'occasion se présente, Virgile peut très bien en venir à louer les Grecs ! Voici ce qu'il dit à propos des vers décrivant l'introduction dans le Cheval de bois des « meilleurs des Achéens » (*Énéide* 2, 18-19) :

Après les avoir tirés au sort, ils y enferment furtivement des guerriers d'élite, dans les flancs obscurs [du Cheval]. Quelle sorte d'hommes il fallait enfermer dans les recoins du cheval, ou en vertu de quel ordre ils avaient été distingués du plus grand nombre²⁸, vu qu'il s'agissait de nécessité publique et qu'ils étaient conduits par une profonde volonté de réussir, voilà ce que le poète traite dans le détail, quoiqu'il ait introduit Énée comme personnage qui parle. Il veut en effet que de là, naisse un exemple de ce qu'il faut faire en pareilles circonstances : que, par la mise en péril de quelques-uns, profite à tous ce dont on espère qu'il sera utile et avantageux²⁹.

Si l'on pense au commentaire auquel la construction du piège a donné lieu, l'on est forcé de constater que Tiberius Donat se contredit. Mais tout un ensemble de remarques, dans la suite du texte, donne surtout à penser que se met ainsi en place un thème de réflexion dont M. Gioseffi a pu déjà souligner à quel point il était capital dans

l'interprétation que Tiberius Donat donne du chant 2³⁰ : c'est le thème du *bonus ciuis*, du « bon citoyen ».

- 9 De façon relativement déconcertante pour le lecteur plutôt habitué à lire le récit d'Énée avec les yeux de ce dernier, le premier modèle de bon citoyen qui est présenté par le commentateur se trouve être le Grec Sinon. Le thème du *bonus ciuis*, en effet, est explicitement introduit à propos du serment que prononce Sinon (*Énéide* 2, 154-156) au cours de son récit mensonger :

Vous, feux éternels, et votre puissance qu'on ne saurait violer, je vous prends à témoin, dit-il, et vous, autels, épées maudites que j'ai fuis, bandelettes des dieux que, victime, j'ai portées : il a, il est vrai, juré, mais il a été suffisamment subtil pour à la fois abuser les Troyens et ne pas trahir cependant les secrets de ses concitoyens ; car alors, il serait apparu comme un traître à ses concitoyens, s'il avait révélé les propos qu'ils avaient effectivement tenus en secret. À cet endroit, Virgile expose le fait que l'on ne devient pas citoyen seulement en naissant mais aussi par son état d'esprit ; en effet, qui naît citoyen est assurément un citoyen, mais s'il ne vit pas dans les dispositions favorables qu'un citoyen doit à sa patrie et à ses concitoyens, il cesse d'être ce qu'il était quand il est né ; et pour un étranger, s'il présente l'attitude d'un homme de bien, il commence alors à être un citoyen³¹.

En fait, ce thème est subordonné à l'analyse rhétorique de ce passage du discours de Sinon : il ne s'agit pas de dire que ce dernier est un bon citoyen tout court, mais que, en se montrant hésitant à révéler les prétendus secrets des Grecs, il veut apparaître comme tel aux yeux des Troyens, afin ne pas perdre sa crédibilité et leur bienveillance³². La suite du commentaire à ce passage est davantage centrée sur les *mali ciues*, les mauvais citoyens que sont les Grecs, ce qui justifie et rend recevables le comportement et les propos de Sinon pour ses auditeurs, lorsqu'il en vient – apparemment – à trahir ses futurs ex-compatriotes³³.

- 10 Ainsi, le contexte restreint considérablement cet apparent « éloge » et le rend moins paradoxal qu'il n'y paraît d'abord. En revanche, aucune réserve ne vient diminuer l'appréciation positive qui est faite du comportement des Grecs enfermés dans le Cheval. Ce qu'on a lu à leur sujet au moment de leur entrée se voit d'abord confirmé au moment de leur sortie (*Énéide* 2, 259 sqq.) :

Commence l'énumération de ceux qui avaient été enfermés, de manière à ce que, par la mention spécifique de leurs noms et de leurs mérites, il soit montré que, dans l'intérêt de l'État, c'est-à-dire, du bien commun, tous les meilleurs doivent mépriser leur propre salut : LES CHEFS THESSANDRUS, dit-il, ET STHÉNÉLUS, AINSI QUE LE REDOUTABLE ULYSSE³⁴.

Et ce dévouement de chacun à la cause collective conduit ensuite Donat à identifier un « authentique » éloge des Grecs en tant que bons citoyens lorsqu'il est question de l'invasion de la ville et des premiers meurtres de Troyens après l'ouverture du Cheval (*Énéide* 2, 265-267) :

Voilà un éloge de bons citoyens ; la mise en péril de quelques hommes a en effet permis la victoire qui n'avait pu être obtenue en dix ans, avec mille navires et un nombre infini de guerriers³⁵.

Par la suite, il est encore question des bons citoyens dans l'épisode du songe d'Énée : là, il s'agit même, aux yeux de Donat, d'un excellent citoyen (*optimus ciuis*), Hector, qui parle à un autre excellent citoyen, Énée, et qui l'informe que la situation est totalement désespérée. La prégnance de la réflexion morale du commentateur à propos de ce chant 2 fait que « bon citoyen » fonctionne alors comme le synonyme de « héros », *uir fortis*³⁶. De manière plus générale, dans ce chant, cette interprétation morale tend à prendre le pas sur l'identification systématique de ce qui a trait à la défense des Troyens et surtout

au blâme des Grecs. Virgile maître de sagesse serait guidé par un but plus profond dans ce récit, un but qui le conduit et conduit son lecteur, Tiberius Donat en tête, à se placer au-dessus des partis et à méditer sur les bons exemples de comportement donnés par les Troyens mais aussi par les Grecs. Pour autant, la dimension apologétique du récit d'Énée n'est pas oubliée, ni par Virgile ni par le commentateur, qui veille jusqu'au bout à présenter sous le meilleur jour l'attitude du héros : c'est en particulier le cas à propos de la fuite que l'ombre d'Hector préconise à Énée et à laquelle ce dernier finit par se résoudre³⁷, et c'est aussi le cas à propos de l'« incident » final de la perte de Créüse³⁸.

- 11 Le commentaire de Tiberius Donat au chant 2 de l'*Énéide* développe ainsi deux intérêts qui peuvent paraître assez singuliers au lecteur moderne : l'intérêt pour quelque chose qui ne nous touche plus autant (la nécessité de défendre le héros vaincu) ; l'intérêt pour quelque chose dont on n'aurait peut-être pas pensé qu'il était au cœur des préoccupations de Virgile en ce lieu (la réflexion sur le bon citoyen). Le commentaire du chant 10, vers lequel nous allons nous tourner maintenant, est sans doute d'un intérêt plus immédiat, pour autant qu'il fait écho à un débat qui a été très vif dans la deuxième moitié du XX^e siècle et qui n'était sans doute pas inexistant dans l'Antiquité³⁹ : étroitement lié aux questionnements suscités par l'attitude d'Énée face à Turnus à la fin du poème, il concerne l'attitude du héros au combat après que le jeune Pallas a été tué par le chef rutule⁴⁰.

2. Commentaire du chant 10 : justifier l'attitude d'Énée au combat

- 12 Concernant la fin même du poème, Tibérius Donat n'est, à vrai dire, pas plus bavard que Servius : comme lui, il avance l'idée que, dans son hésitation même à tuer Turnus, Énée est « pieux » et donc louable. D'un côté, en effet, quand il ne veut pas tuer son adversaire, il est *pius* à son endroit, et de l'autre, quand il se résout à ce meurtre, il manifeste la *pietas* qui le liait à Pallas et à son père⁴¹.
- 13 Dans le commentaire du chant 10 et, en l'occurrence, de la séquence du récit occupée par l'« aristie » d'Énée⁴², il semble qu'affleurent plus d'indices de ce que put être le débat ancien sur le comportement du héros. C'est le cas chez Servius, et plus précisément dans la partie « augmentée » du commentaire servien. On y lit à propos du vers 556 (Énée prononce un discours plein de haine sur le cadavre de Tarquitus qu'il a décapité et tué sans même lui laisser le temps de le supplier) :
- EN PLUS DE CELA IL DIT LE CŒUR PLEIN DE HAINE : il y a une *quaestio* qui consiste à demander ce que cet homme avait commis de si grave pour qu'Énée soit tellement cruel. Mais à chaque fois c'est la douleur causée par la mort de Pallas qui s'impose⁴³.
- 14 Mais c'est en fait surtout le cas chez Tiberius Donat. De fait, l'attitude de ce dernier a alors ceci de remarquable qu'il ne fait rien, au contraire, pour esquiver la difficulté que peut représenter le comportement d'Énée. Son point de vue « optimiste » ou, pour le dire selon ses termes, son interprétation globale de l'*Énéide* comme éloge d'Énée, le conduisent apparemment à ignorer complètement, à l'occasion, de potentiels « problèmes ». Ainsi, lorsque le chef troyen s'empare des hommes qu'il immolera sur le bûcher de Pallas (*Énéide* 10, 517-520⁴⁴), Tiberius Donat ne voit que des qualités admirables, à la fois dans la déférence témoignée au mort et dans le courage nécessaire pour saisir ou « ravir », vivants, ces ennemis⁴⁵. En outre, dans sa première remarque, il interprète sans hésiter une expression qui a pu davantage faire douter les modernes –

totidem quos educat Vfens au v. 518, l'enjeu étant de faire paraître moins terrible la cruauté d'Énée en limitant le nombre de ses victimes sacrificielles. Il s'agit en fait de savoir si Énée a « ravi » « quatre hommes, fils de Sulmo » (*Sulmone creatos / quattuor hic iuvenes*, *Énéide* 10, 517-518) et « autant d'hommes élevés par Ufens » (*totidem quos educat Vfens*, *Énéide* 10, 518), ou bien « quatre hommes, fils de Sulmo, autant d'hommes élevés par Ufens » – autrement dit si *totidem* (« autant, le même nombre ») et la relative ajoutent un complément d'objet, ou bien s'ils forment une apposition au premier complément d'objet.

Il ravit alors, vivants, quatre jeunes hommes, fils de Sulmo, et quatre autres, élevés par Ufens, pour les immoler en victimes aux ombres infernales et pour inonder de ce sang captif les flammes du bûcher : il a ravi les quatre fils de Sulmo et ceux d'Ufens, qui étaient du même nombre, c'est-à-dire quatre, de même qu'ils étaient en vie. Dans le fait qu'il n'emmène (*abducere*) pas seulement, mais ravit (*rapere*) huit hommes, quel grand courage est visiblement reconnu à Énée ! Quelle grande déférence pour honorer la mémoire du défunt ! Il faisait cela pour apaiser, en mettant à mort des ennemis, les mânes de celui qui avait été tué, et pour inonder du sang de ces prisonniers les flammes du bûcher⁴⁶.

Pour Tiberius Donat, il ne fait donc pas de doute que *totidem* et la relative ajoutent quatre hommes de plus aux quatre victimes précédemment évoquées. La longue note de Jacques Perret à cet endroit fait remarquablement honneur à ce commentateur⁴⁷, en tenant précisément compte de la lecture qu'il propose ici... et en le plaçant, ce faisant, à l'origine d'une option interprétative bien plus « pessimiste » que lui-même ne l'aurait souhaité ! De fait, J. Perret penche pour sa part pour la lecture « restrictive » qui souligne la différence entre Énée et Achille, le premier ne prenant que quatre hommes (les fils de Sulmo élevés par Ufens) pour les offrir en sacrifice au mort, au lieu du triple (douze hommes) pour le fils de Pélée⁴⁸.

- 15 Ainsi, en ce début de l'« aristie » d'Énée, plus nombreux sont les ennemis dont le héros s'empare vivants, plus il est digne d'éloge pour sa force et son courage, aux yeux de Tiberius Donat. En fait, déjà dans l'introduction de la séquence, le commentateur se distingue par une interprétation singulière, qui, comme dans le cas précédent, pour qui ne porte pas le même regard élogieux que lui sur l'ancêtre d'Auguste, pourrait tout au contraire contribuer à en noircir le portrait. C'est à propos du vers où il est dit que, avisé de la mort de Pallas et du péril extrême encouru par les siens, Énée plonge dans la mêlée et « moissonne » tout sur son passage⁴⁹, alors que c'est le seul Turnus qu'il souhaite atteindre (« te cherchant toi, Turnus, si fier de ton meurtre récent », *te Turne, superbum caede noua quaerens*, *Énéide* 10, 515). Tiberius Donat écrit :

Il fallait tuer avant tout autre celui qui, à ce moment-là, avait infligé les causes d'une si grande douleur. « Recherchant » est bien employé : lorsque, en effet, entre de très nombreuses choses, on recherche celle qui est plus nécessaire, on néglige les autres et on les laisse de côté, pour parvenir, à force de chercher et d'explorer, à ce qui a rendu l'enquête nécessaire. Ainsi il recherchait Turnus à cause du meurtre de Pallas et c'est lui que, par un meurtre d'un nouveau genre (*caede noua*), c'est-à-dire, par une forme recherchée de supplice, il désirait anéantir⁵⁰.

Le groupe à l'ablatif glosé à la fin de la remarque (*caede noua*, « par un meurtre d'un nouveau genre ») est régulièrement construit dans les traductions et les commentaires comme complément de l'adjectif *superbus*, « orgueilleux », « superbe », de manière à se rapporter à Turnus⁵¹. Or Tiberius Donat, pour sa part, ne recule ni devant une construction syntaxique plus difficile, ni devant une affirmation qui, au désir de vengeance d'Énée, ajoute un désir de cruauté (« par une forme recherchée de supplice⁵² »).

- 16 Tout au long de la séquence, on voit le commentateur assumer, et accepter complètement l'attitude vengeresse du personnage, et ce alors même que le récit de la mort de Pallas n'a suscité aucune forme d'indignation ou de réserve de sa part⁵³. Cette position vaut non seulement pour la réaction « globale » d'Énée à la mort de son jeune ami, mais, dans le détail de l'épisode, cela vaut encore pour chacune – ou presque – des ripostes furieuses que le héros réserve aux ennemis qu'il affronte. Le parti-pris du commentateur éclate alors au grand jour quand il affirme en substance qu'Énée a bien raison de ne pas s'apitoyer sur son adversaire parce que, par ses paroles de provocation audacieuses, ce dernier l'a bien mérité ! C'est ce qui se produit au moment du meurtre de Lucagus (*Énéide* 10, 591), à la fin de l'épisode :

ET LE PIEUX ÉNÉE LUI ADRESSE CES PAROLES AMÈRES : voilà bien l'acte réfléchi du héros ; ce n'est qu'après avoir achevé le combat au cours duquel il a tué le premier <des deux frères>, que lui aussi a eu recours à des mots amers⁵⁴, sortant de la réserve que lui dictait sa piété⁵⁵, parce qu'il avait été provoqué par des propos injurieux⁵⁶.

Ici encore, le ton de Tiberius Donat est celui de l'éloge. Il semble cependant que des éléments de défense affleurent par endroits, de manière plus ou moins nette, plus ou moins appuyée. Ainsi, lorsqu'est évoquée la posture de suppliant de Liger, le frère de Lucagus (*Énéide* 10, 595b-596), le commentateur n'omet pas de conclure ses remarques par une justification du comportement d'Énée, qui, une fois encore, s'éloigne de l'idéal du *parcere subiectis*, « épargne les soumis » (*Énéide* 6, 853) ; la faute est de nouveau imputée à l'adversaire et à sa langue trop impudente :

Le malheureux s'en remet aux prières, tendant ses mains suppliantes, d'autant plus facilement qu'elles n'étaient occupées par aucune arme : ainsi on eût pu l'épargner puisqu'il était désarmé, si l'impudence de sa langue ne l'avait, pour son malheur, trompé⁵⁷.

- 17 Les cas où le commentateur semble le plus pressé de répondre, ou de prévenir, quelque attaque visant le personnage d'Énée, sont peut-être ceux où sa série de remarques s'ouvre sur une question rhétorique⁵⁸. Un cas tout à fait remarquable et où tout se passe complètement en silence, concerne le meurtre du prêtre, « fils d'Hémon » qu'Énée tue après Magus. C'est le texte même de Virgile qui est alors en jeu : dans le vers où l'apparence et même l'habit du prêtre sont décrits (vers 539), Tiberius Donat retient la leçon transmise par ailleurs par la tradition directe, *insignibus armis*, « aux armes remarquables⁵⁹ » ; Servius à cet endroit nous apprend qu'Asper lisait ainsi en se recommandant de Salluste, tandis que Probus préconisait la lecture *insignibus albis*, « aux blancs insignes », plus adaptée au portrait d'un prêtre, et qui, désormais, est en général reconnue comme la bonne par les éditeurs⁶⁰. Tiberius Donat ne fait pas état de cette *duplex lectio*, mais il est clair que la leçon *armis* présente pour lui un grand intérêt. Car elle est susceptible de donner tort au personnage en question : au lieu des ornements blancs propres à sa fonction, celui-ci porte ainsi des « armes remarquables » ; or pour le commentateur, cela en vient à signifier que cet homme a eu l'audace de s'aventurer sur le champ de bataille, alors que sa place était auprès d'Apollon et de Diane. Dans un premier temps, en fait, Tiberius Donat relève seulement l'élément de description que constituent ces « armes » :

Non loin de Magus apparut le fils d'Hémon, dont il dit qu'il était prêtre de Phébus et Trivia, et dont la tête, étant donné ce qui la couvrait, révélait l'identité ; il portait en effet des bandelettes que les prêtres seuls avaient pour habitude de posséder. Il se signalait encore par ses armes et son vêtement⁶¹.

Mais dans la dernière remarque qu'il fait au sujet de cette scène, lorsque Séreste dédie à Mars les armes recueillies sur le mort, Donat ne se prive pas de blâmer ce dernier pour sa conduite jugée irréfléchie :

Et c'est ainsi que cet homme téméraire, qui avait oublié sa charge et abandonné Apollon et Diane pour s'avancer sur le champ de bataille, a été puni de mort et a orné le temple du dieu de la guerre de ses propres dépouilles⁶².

Sans doute, de « blancs insignes » auraient donné plus de fil à retordre au commentateur à qui le meurtre d'un prêtre ne semblait peut-être pas anodin⁶³.

- 18 Mais, pour finir, le commentaire de Tiberius Donat qui m'a semblé le plus étonnant dans toute cette séquence concerne la partie de son « analyse » de la réponse d'Énée à Magus. Après un début qui relève plutôt, précisément, de l'analyse⁶⁴, au moment d'aborder les vers 532b-533 (de l'*Énéide* 10), Tiberius Donat se tourne vers une reformulation qui allonge considérablement le texte de départ et propose une explication qui nous éloigne quelque peu de ce dernier. Reformulant les paroles du héros, il s'exprime alors à la première personne. Plus qu'ailleurs, il assume ainsi le point de vue d'Énée – d'un homme en colère et désireux de venger la mort de son jeune ami, fils de son hôte ; ce choix d'énonciation lui permet peut-être en même temps d'éviter d'avoir à motiver davantage tel ou tel point de sa reformulation et de son interprétation⁶⁵. Voici le passage :

TURNUS A SUPPRIMÉ AVANT MOI CE GENRE DE MARCHÉS ENTRE GUERRIERS QUAND IL A TUÉ PALLAS : tu fais appel à mon humanité, dit-il, et il arrive qu'on en témoigne entre camps ennemis, mais cette humanité que je possédais, ton Turnus l'a supprimée, et en tuant Pallas il m'a donné une leçon de barbarie absolue. Déborder de cruauté n'était pas dans mon caractère et il m'était très facile de faire preuve de compassion, mais en suivant l'enseignement de votre camp, j'ai appris ce que la nature ne m'a pas donné quand je suis né : je suis devenu ce que je n'étais pas et ce que j'accordais parfois s'est mué en son contraire⁶⁶.

- 19 La ligne de « défense » d'Énée ressemble au fond à ce que l'on a vu par ailleurs : il s'agit de rejeter la faute sur l'adversaire, qui serait, en l'occurrence, le vrai et le seul responsable, de l'attitude impitoyable du chef troyen. Ce qui paraît extraordinaire, est le fait que Tiberius Donat désigne cette attitude, que, plutôt que de la masquer ou de la contester, il en parle, et qu'il le fait en des termes qui font tout sauf l'atténuer. Or, même si rien de tout cela ne va conduire Tiberius Donat à nuancer véritablement, à problématiser le portrait qu'il (se) fait du héros de Virgile, même si la première visée de tels propos est étroite (il s'agit en quelque manière de faire plaider la non responsabilité à Énée), il n'en reste pas moins qu'il formule des choses que l'on n'aurait certainement pas pensé trouver dans la bouche de cet « optimiste », et qui, même par un pessimiste, ne sont pas toujours dites de manière aussi radicale – Énée devenu l'envers de lui-même, alors que pour certains, c'est à ce moment-là qu'il devient véritablement un héros, le héros de l'*Énéide*, futur vainqueur de Turnus⁶⁷.

- 20 Ce n'est sans doute pas dans ces moments, où il court apparemment le risque d'affaiblir sa démonstration globale, que Tiberius Donat a paru digne d'être médité, cité ou reformulé lui-même par les commentateurs des âges ultérieurs⁶⁸. Son *interpretatio* de la réponse d'Énée à Magus illustre toutefois un intérêt pour la psychologie des personnages dont on pourrait donner de nombreux autres exemples et qui donne, pour le moins, à réfléchir. Ce n'est pas non plus le seul endroit où l'on surprend Tiberius

Donat en train de faire le contraire de ce qu'on eût attendu de lui : mettre en évidence, au lieu de la passer sous silence, une espèce de « faille » dans le comportement du héros. Mais en en parlant, et notamment, en faisant décrire par le héros lui-même, « à partir de sa personne » (*ex persona Aeneae*), de tels actes aussi troublés que troublants, il en vient, me semble-t-il, à créer l'image d'un Énée encore plus louable, ou louable autrement, pour sa profonde sincérité⁶⁹. C'est aussi, fondamentalement, un Énée plus humain – qui semble plus homme que héros – et l'on comprend qu'un lecteur de Virgile aussi sensible et attentif à toutes les nuances et à toutes les complexités du poème que Jacques Perret, ait prêté attention, plus que de coutume⁷⁰, aux mots nombreux, mais pas toujours creux de Tiberius Donat.

NOTES

1. Ce DONAT doit être en effet distingué de l'illustre grammairien AELIUS DONAT, avec lequel il lui est souvent arrivé d'être confondu.
2. Voir en particulier « *Ritratto d'autore nel suo studio. Osservazioni a margine delle Interpretationes Vergiliana* » de Tiberio Claudio Donato », dans M. Gioseffi éd., *E io sarò tua guida. Raccolta di saggi su Virgilio e gli studi virgiliani*, Milan, LED-Edizioni, 2000, p. 151-215 ; « 'Vt sit integra locutio' : esegesi e grammatica in Tiberio Claudio Donato », dans *Grammatica e grammatici latini : teoria ed esegesi. Atti della I Giornata ghisleriana di Filologia classica*, Pavie, Collegio Ghislieri, 2003, p. 139-159 ; « Un libro per molte morali. Osservazioni a margine di Tiberio Claudio Donato lettore di Virgilio », dans I. Gualandri, F. Conca et R. Passarella éd., *Nuovo e antico nella cultura latina di IV-VI secolo*, Milan, Cisalpino, 2005, p. 231-305 ; « Amici complici amanti. Eurialo e Niso nelle "Interpretationes Vergiliana" » de Tiberio Claudio Donato », dans I. Cristante éd., *Incontri Triestini di Filologia classica V*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2006, p. 185-208.
3. I. Pirovano, *Le Interpretationes Vergiliana* di Tiberio Claudio Donato. *Problemi di retorica*, Roma, Herder, 2006. Parmi ses articles, on citera « 'Deformare' e 'deformatio' nel lessico di Tiberio Claudio Donato », dans *E io sarò tua guida, op. cit.*, p. 217-238.
4. M. Squillante Saccone, *Le Interpretationes Vergiliana* di Tiberio Claudio Donato, Naples, Società editrice napoletana, 1985.
5. Cette édition est due à H. Georgii : *Tiberi Claudi Donati Interpretationes Vergiliana*, Leipzig, Teubner, 1905-1906. R.J. Starr a consacré trois articles à ce commentaire : « Explaining Dido to your son : Tiberius Claudius Donatus on Vergil's Dido », *The Classical Journal* 87, 1991, p. 25-34 ; « Vergil in the courtroom : the law and Tiberius Claudius Donatus' *Interpretationes Vergiliana* », *Vergilius* 37, 1991, p. 3-10 (que je n'ai pas vu) ; « An epic of praise : Tiberius Claudius Donatus and Vergil's *Aeneid* », *Classical Antiquity* 11, 1992, p. 159-174. Parmi les articles isolés, je citerai le tout récent travail de D. Vallat, « Le commentaire de T. Claude Donat au chant 1 de l'*Énéide*, sa place dans les débats virgiliens et ses relations avec Servius », *Eruditio antiqua* 1, 2009, p. 155-184.
6. Il s'agit en particulier du commentaire de Marco Antonio Ferrazzi à l'*Énéide* (*Exercitationes rhetoricae in praecipuas p. Virgili Maronis orationes*, Padoue, Presses du Séminaire, 1694). C'est l'occasion pour moi de remercier vivement Christine Noille et Francis Goyet pour l'intérêt qu'ils ont prêté à mon travail sur TIBERIUS DONAT et pour leur invitation à contribuer à cette livraison sur les commentaires virgiliens.

7. J'ai accompli cette traduction du livre 1 en collaboration avec Gisèle Besson, Bruno Bureau, Emmanuelle Raymond, et des élèves de lettres modernes et classiques de l'ENS-LSH de Lyon ; des extraits en seront cités ici. Les traductions qui seront données pour les livres 2-12 sont de mon fait. La présentation du texte de TIBERIUS DONAT diffère légèrement de celle de H. Georgii dont le texte est cependant conservé. Dans les références que je vais donner, les chiffres romains renvoient aux tomes – I ou II – de l'édition Georgii ; ils sont suivis des numéros de pages, puis des numéros de lignes. L'édition utilisée pour SERVIUS est celle de G. Thilo et H. Hagen (*Servii grammatici qui feruntur in Vergili Carmina commentarii*, 3 vol., Hildesheim, G. Olms, 1961). Les traductions qui seront données des passages cités de Servius et de Virgile sont personnelles.

8. « Développement verbeux, diffus » est ainsi le deuxième sens donné par le Dictionnaire de Littré. Pour une histoire de l'exercice scolaire de reformulation appelé paraphrase, de Quintilien à Érasme, voir J.-F. Cottier, « La paraphrase latine, de Quintilien à Érasme », *Revue des Études Latines* 80, 2002, p. 227-252. Pour un prolongement et une réflexion stimulante en rapport avec la pratique du commentaire littéraire jusqu'à nos jours, voir B. Daunay, *Éloge de la paraphrase*, Presses Universitaires de Vincennes, 2002.

9. Souvent, TIBERIUS DONAT reprend çà et là les mots de Virgile en se les appropriant, mais il le fait également sous la forme de « sous-lemmes » ; le texte se trouve alors cité plusieurs fois et même si l'impression globale reste totalement différente, il en résulte une « fragmentation » du poème virgilien semblable à celle que l'on voit, notamment, dans les commentaires serviens.

10. D'article en article (voir déjà les deux premiers titres cités note 2 *supra*), M. Gioseffi complète sa description de la méthode de commentaire de TIBERIUS DONAT, qui combine au moins trois opérations : la citation du texte de Virgile ; son analyse à la manière « grammaticale » antique, laquelle comprend, entre autres, la « remise en ordre » de l'énoncé du poète, la glose des mots difficiles, la clarification de l'intention du poète ; sa reformulation tantôt dans le sens de l'*interpretatio* telle que la définit Quintilien (une reformulation simple, proche de l'original), tantôt – et plus souvent – dans le sens de ce que le même Quintilien nomme « *paraphrasis* », c'est-à-dire une « version » intralinguistique qui admet resserrements et expansions et est volontiers soutenue par une visée rhétorique (un accroissement du pathos, par exemple) : voir Quintilien, *Institution oratoire*, 1, 9, 1-4 et 10, 5, 2-5 et M. Gioseffi, « *Interpretatio e paraphrasis da Seneca a Tiberio Claudio Donato* », dans F. Stok éd., *Totus scientia plenus. Percorsi dell'esegesi virgiliana antica*, Pise, Edizioni ETS, 2013, p. 361-389.

11. TIBERIUS DONAT, *Interpretationes*, I, Proem., p. 1, l. 1-5 : « *Post illos qui Mantuani uatis mihi carmina tradiderunt postque illos quorum libris uoluminum quae Aeneidos inscribuntur quasi quidam solus et purior intellectus expressus est silere melius fuit quam loquendo crimen adrogantis incurrere.* » (« Après ceux qui m'ont enseigné les poèmes du chantre de Mantoue et ceux qui ont exprimé dans leurs ouvrages ce qui constituait, selon eux, le sens unique et plus pur des livres intitulés *Énéide*, il aurait mieux valu garder le silence que de risquer d'être taxé d'arrogant en prenant la parole. ») La *loquacitas* est expressément revendiquée comme un bien par le commentateur dans le cours de la préface, adressée à son fils. Voir *ibid.*, Proem. p. 4, l. 18-20 : « *... melius existimans loquacitate quadam te facere doctiorem quam tenebrosae breuitatis uitio in erroribus linquere* » (« jugeant préférable de te rendre plus savant au moyen d'une certaine loquacité, plutôt que, en péchant par une obscure brièveté, de te laisser dans l'erreur »).

12. L'intention exégétique contribue autant à ce but que l'intention artistique qui sous-tend les reformulations proposées par TIBERIUS DONAT : ce dernier a en effet à cœur d'exprimer clairement ce qui n'est pas toujours clair ou ce qui reste diffus chez Virgile, de faire ce que le poète n'avait pas fait en somme, de compléter son œuvre sinon de l'améliorer. À ce sujet, voir surtout M. Gioseffi, « *Ritratto d'autore...* », *op. cit.* (note 2), *passim*.

13. Pour Cristoforo Landino, voir l'article d'H. Casanova-Robin dans la présente livraison.

14. Cette date d'édition est celle de l'ouvrage concerné, consulté pour les passages du chant 10 dont il est ensuite question : p. *Virgilius Maro qualem omni parte illustratum tertio publicauit Chr.*

Gottl. Heyne, *cui Seruium pariter et Cerdam et uariorum notas cum suis subiunxit* N.E. Lemaire, Paris, Lemaire, 1822.

15. Voir *Interpretationes*, I, p. 2, l. 7-15 : « *Primum igitur et ante omnia sciendum est quod materiae genus Maro noster adgressus sit ; hoc enim nisi inter initia fuerit cognitum, uehementer errabitur. Et certe laudatium est, quod idcirco incognitum est et latens, quia miro artis genere laudationis ipse, dum gesta Aeneae percurreret, incidentia quoque etiam aliarum materialum genera complexus ostenditur, nec ipsa tamen aliena a partibus laudis ; nam idcirco adsumpta sunt, ut Aeneae laudationi proficerent.* » (« Ainsi donc, ce qu'il faut savoir en premier lieu et avant tout, c'est le genre de matière que notre Maro a abordée. Si cela n'est pas acquis dès le début, on commettra, en effet, de graves erreurs. Il ne fait pas de doute que le genre en question est le genre épique : celui-ci reste ignoré et caché, parce que, en un genre admirable d'art appliqué à l'éloge, en retraçant la geste d'Énée, Virgile a manifestement embrassé les autres genres de matière toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Ces autres genres ne sont cependant pas en eux-mêmes étrangers à son rôle de faiseur d'éloges ; de fait, s'ils ont été pris en compte, c'est précisément pour servir l'éloge d'Énée »).

16. Il s'agit aussi pour lui – mais cet aspect nous intéressera moins ici – de repousser les accusations et les critiques visant Virgile. Voir *Interpretationes*, I, Proem. p. 5, l. 26 sqq. À la défense d'Énée par ce dernier, correspond en effet, d'une certaine manière, dans le commentaire, la défense du poète par TIBERIUS DONAT.

17. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le détail de ces interrogations et d'une bibliographie trop longue pour être rapportée (parmi les publications relativement récentes, je signalerai néanmoins : M. C. J. Putnam, *The Humanness of Heroes. Studies in the Conclusion of Virgil's Aeneid*, Amsterdam University Press, 2011 ; F. Ripoll, « Comment appréhender la violence d'Énée dans l'Énéide », *Revue des études latines* 90, 2012, p. 180-202). Comme le fait C. Kallendorf avant de présenter des cas de lectures pessimistes de l'Énéide à la Renaissance (« Historicizing the 'Harvard School' : Pessimistic readings of the Aeneid in Italian Renaissance scholarship », *Harvard Studies in Classical Philology* 99, 1999, p. 391-403, p. 392), il peut être cependant utile de rappeler, en y apportant des nuances, que l'ancienne *Aeneiskritik* ignore « le genre de critique des actions d'Énée que certains lecteurs modernes croient voir » (p. 392). G.K. Galinsky, cité par C. Kallendorf, souligne bien que c'est surtout du côté des lecteurs – de certains lecteurs – chrétiens de l'épopée de Virgile que l'on trouve exprimées des condamnations du *furor* et de l'incélément d'Énée (voir par exemple G.K. Galinsky, « How to be philosophical about the end of the Aeneid », *Illinois Classical Studies* 19, 1994, p. 191-201, p. 191). On rappellera en particulier le chapitre de Lactance, *Diuinae Institutiones* 5, 10 où cet auteur dénonce la fausseté d'une piété comme celle d'Énée, en invoquant plusieurs exemples pris dans l'« ariste » du héros au chant 10. Quant à ces « gardiens de la langue » que sont les *grammatici* comme Servius, R.F. Thomas (*Virgil and the Augustan reception*, Cambridge University Press, 2001), dans le chapitre où il traite du commentaire servien, les définit (p. 121) comme étant aussi des « gardiens du sens augustéen » (sc. de l'Énéide) ; mais il a tout de même pu relever des « traces » de voix contraires, que l'on n'a donc pas tout fait pour étouffer. Les scholies que nous avons relevées dans le commentaire du chant 10 peuvent également en témoigner.

18. Sur ces questions, voir notamment l'article de V. Ussani, Jr., « Enea traditore », *Studi Italiani di Filologia Classica* 22, 1947, p. 109-123. Dans S. Clément-Tarantino, « Éloge et défense dans le commentaire de Servius à l'Énéide » (dans M. Bouquet et B. Méniel éd., *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, 2011, p. 101-120), j'ai recherché les griefs qui valaient à Énée d'être défendu dans le commentaire servien (ou dans l'Énéide d'après le commentaire de Servius) : la fuite d'Énée est le grief le plus souvent traité, tandis que face au comportement d'Énée à la guerre (et spécialement aux chants 10 et 12), le commentateur réagit plutôt par des éloges.

19. Rappelons que dans la préface du commentaire servien, il est dit que l'*intentio* du poète dans l'Énéide est de louer Auguste à partir de ses ancêtres et d'imiter Homère.

20. Servius, *Commentaire à l'Énéide*, ad Aen. 2, 13 : « *FRACTI BELLO in hoc libro duplex intentio est : ne uel Troiae quod uicta est, uel Aeneae turpe esse uideatur quod fugit.* »

21. *Interpretationes*, I, p. 147, l. 6-8 : « *Quod dixit 'Danai', abiecte pronuntiandum est quasi homines imbelles et nullius uirtutis, Troianas autem magnas et merito lugendas.* »

22. *Interpretationes*, I, p. 148, l. 5-11 : « *FRACTI BELLO FATISQVE REPULSI DVCTORES DANAVM TOT IAM LABENTIBVS ANNIS satis subtilis et artificiosa narratio hominis scilicet uicti et eius qui uideatur sibi, suis et patriae adesse nequisse, eius cuius auxilium Didoni metuenti omnia debuit uideri necessarium, quod in spem certam uenire non potuit, nisi Aeneas primo personam suam iusta defensione purgasset.* »

23. *Interpretationes*, I, p. 148, l. 16-18 : « *Ecce inbellium factum ! Verterunt se ad insidias, ut desperatam in aperto marte uictoriam adminiculo fraudis obtinere potuissent.* »

24. *Interpretationes*, I, p. 168, l. 4-12 : « *ILLE DOLIS INSTRUCTVS ET ARTE PELASGA SVSTVLIT EXVTAS VINCLIS AD SIDERA PALMAS omni occasione tet ut plurimis locis fecit deformat poeta Graecorum personam, quod non uirtute, sed insidiis uicerint. Idcirco posuit 'ille dolis instructus et arte Pelasga' : 'instructus', inquit, natura sua itemque instructus mandatis suorum. Hoc ideo positum est, ut ostenderet a perfidia et tergiuersatione nullum Graecorum esse immunem.* »

25. Dans le « proème » du commentaire, ce tour de force est attribué à Virgile, identifié au plus grand orateur (*Interpretationes*, I, Proem., p. 3, l. 10-14) : « *Quod est summi oratoris, confitetur ista quae negari non poterant et summotam criminationem conuertit in laudem, ut inde Aenean multiplici ratione praecipuum redderet unde in ipsum posset obrectatio conuenire.* » (« Ce qui est le propre d'un très grand orateur, il admet les faits qui ne pouvaient être niés, et après l'avoir écartée, il transforme en éloge l'accusation calomnieuse, le résultat est que, par toutes sortes de biais, il a fondé la supériorité d'Énée sur ce à quoi pouvaient s'appliquer les critiques le concernant. »)

26. On voit ici comment TIBERIUS DONAT « ajoute » lui-même des éléments au texte de Virgile. Prêtant l'*astutia* aux Troyens, le commentateur tend cependant à réévaluer ce trait de caractère, ce qui peut aider à mieux comprendre les jugements contradictoires que, comme nous allons le voir, il semble exprimer par ailleurs.

27. *Interpretationes*, I, p. 175, l. 23-31 : « *Omni occasione purgat Aeneas crimen perditae ciuitatis et regni et in eo ipso in quo reprehendi poterat partis laudis exquirat ostendens, ut superius positum est, Graecos non uirtute sed dolis et fraudibus consecutos esse uictoriam ; adiungit hoc quoque, etiam dolos ipsos atque ipsas fraudes Troianorum astutia subuerti, si studium superum diuersae partis consilia non in tantum fouisset, ut Troianorum etiam mentes omni errore confunderet.* »

28. Dans les remarques qui viennent après (*Interpretationes*, I, p. 149, l. 16-21), TIBERIUS DONAT sépare nettement deux moments : le choix de héros pris, non parmi la foule (*non plebeiorum*), mais parmi les chefs (*ducum, hoc est potiorum*, « de chefs, c'est-à-dire d'hommes plus puissants ») ; puis la désignation, par tirage au sort, d'autant de héros que le Cheval pourrait en contenir et qui, tout héros qu'ils fussent, ne se seraient peut-être pas portés volontaires pour faire face à des *incerta*, « des hasards ».

29. *Interpretationes*, I, p. 149, l. 8-15 : « *HVC DELECTA VIRVM SORTITI CORPORA FVRTIM INCLVDVNT CAECO LATERI Quales uiri includendi essent in equi secretis uel quo ordine de plurimis separati, quoniam publica necessitas fuit et pleno obtinendi studio ducebantur, poeta pertractat, licet Aenean loquentem induxerit. Vult enim exemplum hinc nasci quid faciendum sit in talibus causis, ut paucorum periculo uniuersis proueniat quod speratur commode profuturum.* »

30. Voir M. Gioseffi, « Un libro per molte morali », *op. cit.* [note 2], p. 287-288.

31. *Interpretationes*, I, p. 168, l. 15 : « *VOS AETERNI IGNES, ET NON VIOLABILE VESTRVM TESTOR NVMEN, ait, VOS ARAE ENSEQVE NEFANDI QVOS FVGI, VITTAEQVE DEVVM QVAS HOSTIA GESSI : iurauit quidem, sed satis subtilis fuit, ut et Troianos falleret et tamen suorum secreta non proderet ; nam tunc suorum proditor extitisset, si protulisset quae re uera in secretis habuerunt. Hoc loco tractat Vergilius ciuem non tantum nascendo uerum etiam animo fieri ; nam ciuis qui nascendo prouenit ciuis quidem est, sed, si non beniuolentia ciuis*

erga patriam et suos uiuat, desinit esse quod natus est, et ille qui alienus est, si boni uiri repraesentet adfectum, esse incipit ciuis. »

32. Le commentaire continue avec ces mots (*Interpretationes*, I, p. 168, l. 26-30) : « *Si Sinon igitur facilis esset ad prodenda uelut suorum secreta, et malum ciuem profitebatur et Troianis se suspectum faciebat; nullus enim crederet illum sine tormentis uera dicere, nisi commendasset primo personam suam.* » (« Ainsi, si Sinon avait été prompt à révéler les soi-disant secrets des siens, il se révélait être un mauvais citoyen et il se rendait en même temps suspect aux yeux des Troyens ; personne en effet n'aurait pu croire qu'il disait la vérité sans avoir été torturé, s'il n'avait commencé par recommander sa propre personne. »)

33. Voir *Interpretationes*, I, p. 168, l. 30-p.169, l. 14. Bien que TIBERIUS DONAT garde à l'esprit que Sinon est en train de mentir et de nuire gravement aux Troyens, je me demande si son ardeur à justifier le fait que Sinon en vienne bien à la trahison, si feinte soit-elle, ne doit pas quelque chose aux soupçons de trahison qui pesaient sur Énée. Sinon, injustement poursuivi par la haine d'Ulysse, peut en outre faire penser (et lui avoir fait penser) à Énée, injustement poursuivi par la haine de Junon.

34. *Interpretationes*, I, p. 183, l. 7-12 : « *Incipiunt enumerari qui fuerant clausi, ut specialiter eorum nominibus et meritis expressis ostendatur in causa reipublicae hoc est publici commodi optimum quemque salutem suam debere contemnere* : THESSANDRVS, inquit, STHENELVSQVE DVCES ET DIRVS VLIXES. »

35. *Interpretationes*, I, p. 184, l. 20-22 : « *Ecce laus bonorum ciuium; periculo quippe paucorum procurata uictoria est quae annis decem et mille nauibus et infinito armatorum numero quaeri non potuit.* » Manifestement, TIBERIUS DONAT a en tête le vers 198 du chant 2 (« *non anni domuere decem, non mille carinae* », « ni dix années ni mille navires [n'avaient dompté les Troyens] ») et se contredit. Voir *Interpretationes*, I, p. 175, l. 9-12 : « *QVOS NEQVE TYDIDES NEC LARISSAEVS ACHILLES, NON ANNI DOMVERE DECEM, NON MILLE CARINAE: unius fraude decepti sumus qui fortissimorum manibus et ingentis numeri per annos decem non sumus superati. Complexus est hic personas specialiter positas, numerum mille carinarum, temporis uero ratione excusationem praetexuit monstrans imperium Troiae non uirtute aliqua, sed insidiis et fraude esse superatum.* » (« QUE NI LE FILS DE TYDÉE, NI ACHILLE DE LARISSA, NI DIX ANNÉES, NI MILLE NAVIRES : nous avons été abusés par la tromperie d'un seul, nous qui n'avons pas été défaits pendant dix ans même face à des troupes très nombreuses d'hommes très courageux. Il a réuni ici les personnages, spécifiquement nommés, le nombre de carènes, mille, mais en considérant la circonstance, il a fait passer devant une défense, montrant que l'empire de Troie n'avait pas été défait par de la vaillance, mais par des pièges et une tromperie. ») Le caractère scandaleux du recours à la ruse est par ailleurs relativisé dans le commentaire, quand les Troyens y recourent eux-mêmes en se déguisant : voir ainsi *Interpretationes*, I, p. 200, l. 8-11.

36. *Interpretationes*, I, p. 186, l. 5-6 : « *Fugam quippe uiro forti suadebat imago uiri fortis, ciui optimo optimus ciuis.* » (« Fuir – c'est à faire cela qu'un héros cherchait à persuader un autre héros, un excellent citoyen, un autre excellent citoyen. »)

37. Voir par exemple *Interpretationes*, I, p. 187, l. 26-p. 188, l. 2, où TIBERIUS DONAT identifie l'ombre d'Hector à la patrie qui, elle-même, presse le héros de fuir, contribuant ainsi à le disculper. Lorsqu'éveillé par le fracas de la ville en train d'être prise, Énée désobéit aux injonctions du héros mort, le commentateur se contente d'abord de reprendre ses mots sur la beauté de la mort au combat (la volonté de combattre jusqu'au bout, pour mourir et non pour vaincre, est valorisée positivement ailleurs dans le commentaire du chant 2, notamment à propos de Priam) ; il veille cependant, par la suite, à relever l'expression qui justifie ce nouveau comportement d'Énée (*ibid.*, I, p. 193, l. 14-16, à propos de la dernière phrase de Panthus).

38. La *neglegentia*, la « négligence », d'Énée perdant Créüse n'est pas totalement niée (voir *Interpretationes*, I, p. 247, l. 24-25), même si, dans un premier moment, TIBERIUS DONAT soutient les « justes allégations » du héros qui, comme il est naturel, dit le commentateur, incrimine quelque « puissance maligne » (à propos d'Énéide 2, 735-736) : voir *Interpretationes*, I, p. 247, l. 2-14 ;

l'explication rappelle alors ce qui a été dit dans le commentaire cité précédemment (*Interpretationes*, I, p. 175, l. 23-31, à propos des erreurs par lesquelles les dieux ont égaré les esprits des Troyens : voir *supra* n. 26). Le commentateur se montre surtout soucieux de justifier la « lenteur » avec laquelle Énée se met en quête de son épouse (il ne le fait pas avant d'avoir atteint « le tertre et la demeure sacrée de l'antique Cérès », v. 742). Cette *purgatio* (justification) tend en fait à l'éloge, celui du caractère réfléchi d'Énée, et plus encore, de la sagesse de Virgile qui enseigne, une fois de plus, ce qu'il convient de faire dans une situation si difficile : ne pas se précipiter au risque de tout perdre, c'est-à-dire, en l'occurrence, même les deux personnes qui avaient été préservées jusqu'ici (Anchise et Iule) : voir *ibid.*, I, p. 248, l. 1-9. Dans son commentaire du chant 2, en insistant lui-même sur les actes et les mots qui empêchent de dire qu'Énée ne se soucie pas de son épouse, N. Horsfall souligne que les anciens commentateurs, SERVIUS mais aussi TIBERIUS DONAT, ont parfaitement compris la « stratégie » du poète dans le détail (*i.e.* favorable à Énée) : voir N. HORSFALL, *Virgil, Aeneid 2. A commentary*, Leyde-Boston, Brill, *Mnemosyne Suppl.* 299, 2008, *e.g.* p. 503-504 *ad Aen.* 2, 711.

39. Que certains vers relatifs à l'attitude d'Énée dans ce passage faisaient bien problème pour les anciens lecteurs de Virgile, plusieurs scholies que nous allons mobiliser peuvent en attester. Les lecteurs du ^{xx}e siècle ont sans doute réagi avec une sensibilité accrue. Chr. G. Heyne (*P. Virgilius Maro, uarietate lectionis et perpetua adnotatione illustratus a C.G. Heyne, ed. quarta curauit Wagner, vol. tertium, Aeneidis libri VII-XII*, Leipzig, Hahn, 1833) prenait lui-même la peine de préciser dans une note à ce passage (au v. 518, p. 510), qu'à son époque, Virgile n'avait pas à craindre que les gestes et les mots de cruauté prêtés à Énée déplaisent à ses lecteurs : « *Nec uideri ille [sc. Aeneas] ea aetate debuit inhumaniter et impie egisse ; etsi hoc ad nostrum sensum aliter se habet* » (« À l'époque, il n'a pas forcément semblé qu'Énée avait agi de manière inhumaine et impie, même si par rapport à notre sensibilité il n'en va pas de même ») ; et d'ajouter que, pour sa part, ce qui lui déplait dans l'épisode, c'est l'imitation trop évidente d'Homère !

40. Rappelons de quoi est fait l'épisode : à la nouvelle de la mort de Pallas et du péril des siens, Énée se déchaîne sur le champ de bataille avec l'espoir d'y affronter Turnus. Il commence par prendre vivants des hommes pour les sacrifier sur le bûcher de Pallas (*Énéide* 10, 517-520) ; il tue un homme qui le suppliait, Magus (v. 521-536) ; ce meurtre est suivi par celui d'un prêtre (v. 537-542) ; après avoir écarté Anxur, il décapite Tarquitus avant même que celui-ci ait eu le temps de le supplier et raille le corps sans tête qu'il a fait rouler à ses pieds (v. 550-560) ; il met en fuite hommes et chevaux et déploie une telle énergie qu'il est comparé au Cent-Bras Égéon (v. 561-574) ; enfin, il abat Lucagus et Liger, deux frères, qui avaient osé se porter contre lui et le défier, invectivant contre l'un et l'autre, quand le premier est déjà mort et que le premier en vient à le supplier (v. 575-605).

41. SERVIUS est, à vrai dire, très clair sur sa manière de lire – comme matière à éloge – l'hésitation et la décision finales du héros ; c'est à propos du vers 940 du chant 12 (Servius, *Commentaire à l'Énéide, ad loc.*) : « *CVNCTANTEM FLECTERE SERMO COEPERAT omnis intentio ad Aeneae pertinet gloriam : nam ex eo quod hosti cogitat parcere, pius ostenditur, et ex eo quod eum interimit, pietatis gestat insigne : nam Euandri intuitu Pallantis ulciscitur mortem.* » (« CE DISCOURS AVAIT COMMENCÉ À LE FLÉCHIR, TANDIS QU'IL HÉSITAIT : l'intention est tout à la gloire d'Énée ; quand il pense à épargner son ennemi, il est présenté comme pieux, et quand il le tue, il accomplit un exploit de piété puisque, à la pensée d'Évandre, il venge la mort de Pallas. ») Chez TIBERIUS DONAT, avant une reformulation (dans un état lacunaire) des paroles d'Énée à Turnus, on peut lire (*Interpretationes*, II, p. 641, l. 7-12) : « *Recte immotus est ; praestabat quippe interfectori Pallantis negare uitae beneficium quam inultam relinquere familiaris mortem. Ecce seruata est in persona Aeneae pietas, qua uolebat ignoscere, seruata religio Pallanti, quia interfector eius non euasit.* » (« Il a eu raison de ne pas se laisser émouvoir. Il valait mieux en effet refuser le bénéfice de la vie au meurtrier de Pallas que laisser invengée la mort d'un proche. C'est ainsi qu'a été préservée dans la personne d'Énée la piété en vertu de

laquelle il voulait pardonner, et qu'a été préservé l'engagement sacré qui le liait à Pallas, parce que son meurtrier ne lui a pas échappé. »)

42. Rappelons qu'une aristie est, dans l'épopée, un épisode au cours duquel un héros est distingué par les exploits guerriers qu'il accomplit seul, en faisant beaucoup de victimes, et en contribuant ainsi à valider et / ou à accroître sa renommée.

43. Servius, *Commentaire à l'Énéide*, Servius auctus ad Aen. 10, 556 : « *SVPER HAEC INIMICO PECTORE FATVR quaeritur quid tantum iste commiserat, ut sic saeuiret Aeneas. Sed ubique de morte Pallantis obicitur dolor.* » J'ai laissé *quaestio*, car il s'agit d'une question au sens philologique du terme, d'un « problème » comparable aux *problēmata* relevés (et souvent résolus) par les Anciens dans la poésie d'Homère. C'est dans le Servius auctus que l'on trouve la longue note (*ibid.*, Servius auctus. ad Aen. 10, 567) visant à expliquer le choix remarquable fait par Virgile de la version cyclique (du Cycle épique) du mythe d'Égée (Virgile compare Énée à Égée révolté contre le père des dieux et non allié de celui-ci, comme il est dit dans l'*Iliade*) : contrairement aux apparences, Virgile suivrait la « leçon » homérique, le *contra* qui figure dans ce vers (*Énéide* 10, 567) pouvant se comprendre au sens de « de la même manière que Jupiter », plutôt que « contre Jupiter ». Du côté de SERVIVS, il faut mentionner tout de même la scholie au vers 519 (où il est question du sacrifice humain auquel Énée destine les prisonniers qu'il fait tout d'abord) : l'embarras causé par le geste du héros est suggéré par la mention d'une coutume antique – sacrifier des hommes sur les tombes des héros – qu'il a fallu remplacer par une autre – faire combattre des gladiateurs sur lesdites tombes –, parce que la première avait paru « cruelle », *crudele*.

44. Dans le commentaire de J. Conington et H. Nettleship (*P. Vergili Maronis opera, the works of Virgil, with a commentary, Vol. III, containing the last 6 books of the Aeneid*, 2e éd. revue, Londres, Bell, 1875), on lit à ce propos (p. 274 ad v. 519, 520) : « *Virgil in imitating Homer imputes to Aeneas a barbarity which was regarded with horror in his own day : comp. the language in which Livy speaks of the sacrifice of Roman soldiers by the Tarquinians (7, 15)* ». Cf. S. Harrison, *Vergil. Aeneid 10, with introduction, translation and commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 202-203. Tiberius Donat n'a pas pour habitude de confronter l'œuvre de Virgile à ses modèles : ainsi, la prise en compte du modèle iliadique de ce passage (Achille capture douze jeunes Troyens qu'il tue ensuite sur le bûcher de Patrocle, *Iliade* 21, 26-33 ; 23, 175-183) n'entre pas du tout en ligne de compte dans ses remarques.

45. On lit aussi cette interprétation dans le Servius auctus (Servius, *Commentaire à l'Énéide*, Servius auctus ad Aen. 10, 518) et elle est souvent reprise dans les commentaires d'époques ultérieures : « *QVATTVOR HIC IVVENES emphasis uirtutis quod multos, quod iuuenes, quod inferis soluuntur : minus enim fuerat si dixisset 'capit'* » (« ALORS, QUATRE JEUNES HOMMES : évocation emphatique de sa vaillance, en ce qu'ils sont nombreux, que ce sont de jeunes hommes, qu'ils sont une dette payée à ceux d'en bas : de fait, l'expression aurait eu moins de force s'il avait dit 'il prend' [*capit*, au lieu du *rapit*, « il ravit », qu'emploie Virgile] »).

46. *Interpretationes*, II, p. 360, l. 2-11 : « *SVLMONE CREATOS QVATTVOR HIC IVVENES, TOTIDEM QVOS EDVCAT VFENS VIVENTIS RAPIT, INFERIAS QVOS IMMOLET VMBRIS CAPTIVOQVE ROGI PERFVNDAT SANGVINE FLAMMAS Sulmonis filios quattuor et Vfentis totidem, hoc est quattuor, sicut uiui fuerant, rapuit. In octo hominibus non adbductis, sed raptis quanta Aeneae uirtus ostenditur ! quantum obsequium propter honorandam memoriam mortui ! hoc idcirco faciebat, ut hostium nece manis placaret occisi et captiuorum sanguine rogi perfunderet flammis.* »

47. Virgile, *Énéide*, livres IX-XII, Paris, les Belles Lettres, C. U. F., deuxième tirage, 1987, note complémentaire p. 206-207. Cette prise en considération n'est pas étonnante au sein de l'édition de J. Perret, qui, en particulier à propos de ce passage, mentionne souvent TIBERIUS DONAT dans ses notes. Il n'y a rien de comparable dans l'édition antérieure pour la C. U. F. de R. Durand et A. Bellessort (Virgile, *Énéide*, livres VII-XII, texte établi par R. Durand et traduit par A. Bellessort, Paris, Les Belles Lettres, 1936).

48. J. Perret (*op. cit.*, p. 207) défend aussi un équilibre numérique au sein du livre, où Virgile indique en outre, à deux reprises, que la chance des combats reste, précisément, en équilibre : aux quinze victimes troyennes faites par Mézence et ses guerriers à la fin, devraient ainsi correspondre quinze victimes d'Énée, soit onze guerriers tués et quatre hommes mis en réserve pour le sacrifice.

49. L'emploi même de *metere*, « moissonner » (*proxima quaeque metit gladio*, « avec son glaive, il moissonne tout ce qui se trouve au plus près de lui », v. 513) est interprété de manière positive, pour autant que l'opération agricole qu'il évoque se caractérise par la plus grande facilité (*Interpretationes*, II, p. 358, l. 20-22). C'est une idée qui se retrouve ensuite, par exemple chez La Cerda (*P. Virgilii Maronis posteriores sex libri Aeneidos argumentis, explicationibus, notis illustrati*, Lyon, Cardon, 1617, p. 487), dans le point b) de l'*explicatio* : « *sic uirtus indicata ; facile enim aristas siccas messor demetit, pari facilitate Aeneas hostes* » (« cela sert à exprimer sa vaillance ; le moissonneur fauche les épis secs avec facilité, et c'est avec une facilité égale qu'Énée fauche les ennemis »).

50. *Interpretationes*, II, p. 359, l. 1-8 : « *Occidendus fuit ante omnis qui illo tempore causas tanti doloris inflixerat. Bene positum 'quaerens' : cum enim inter plurima quod magis necessarium est quaeritur, negleguntur cetera et remouentur in partem, ut ad id perueniatur inuestigando et scrutando quod necessitatem inquisitionis inuexit. Quaerebat igitur Turnum occisi Pallantis causa et hunc caede noua hoc est exquisito supplicii genere cupiebat extinguere.* »

51. Il est rare que l'alternative envisagée par TIBERIUS DONAT (*caede noua* rapporté à *quaerens*) soit mentionnée. Elle l'est par J. Perret, dans sa n. 1 *ad loc.* (à la p. 208 dans le même tome – III – de son édition de Virgile, dans une conclusion de note où il s'exprime lui-même comme TIBERIUS DONAT, il renvoie à un autre endroit, celui sur lequel nous terminerons notre parcours : « depuis la mort de Pallas, Énée a comme perdu son humanité... »). Cette autre construction est également mentionnée dans l'édition italienne d'E. Paratore (trad. I. Canali, Milan, Fondazione I. Valla, 1981-1989), mais il n'est pas du tout question de TIBERIUS DONAT. La construction retenue pour la traduction consiste en fait à rattacher *noua caede* à *superbum* (« *cercando te, o Turno, superbo del nuovo eccidio* », « te cherchant, Turnus, toi, superbe de ton meurtre récent »), mais deux autres possibilités sont ensuite évoquées : l'une ressemble donc à celle de Donat, bien qu'un autre sens soit donné à *noua* (« *[Enea] va cercando Turno per sottoporlo alla caedes che sarà noua in quanto il re dei Rutuli finora non era stato sopraffatto da nessuno* », « Énée recherche Turnus pour le soumettre à un meurtre, *caedes*, qui sera nouveau, *noua*, dans la mesure où le roi des Rutules n'avait encore été défait par personne »), l'autre, présentée comme la préférée, et qui ne semble en effet pas moins aisée que la construction impliquant Turnus, qui fait de *noua caede* un ablatif de moyen (« *Enea va in cerca di Turno compiendo intanto una nuova strage, nuova rispetto a quella compiuta ai vv. 310 sgg.* », « Énée est à la recherche de Turnus et en attendant il accomplit un nouveau massacre, nouveau par rapport à celui qu'il a accompli aux v. 310 sgg. »).

52. À propos de ce qui précède immédiatement dans le texte de Virgile, à savoir l'image d'Énée faisant une moisson de morts (*proxima quaeque metit gladio...*, « avec son glaive, il moissonne tout ce qui se trouve tout près de lui... », *Énéide* 10, 513), TIBERIUS DONAT souligne au contraire qu'il ne faut pas s'imaginer le héros prenant plaisir à tuer, mais considérer simplement que, étant donné la situation d'urgence du camp troyen, il a à cœur de traverser les bataillons ennemis au plus vite pour rejoindre les siens. Le caractère « fonctionnel » de l'aristie d'Énée se trouve de fait ainsi souligné en son début et ce sera encore le cas à la fin (voir *Interpretationes*, II, p. 369, l. 23 sgg. à propos du v. 605). Dans la série de remarques relatives aux v. 513-514a (« il moissonne tout... »), l'on constate tout de même une évolution significative entre un début en forme de question rhétorique, qui suggère un Donat sur la défensive (*Interpretationes*, II, p. 358, l. 17-19 : « *Quid faceret qui properabat ad suos, cui dictum fuerat subueniendi tempus urgere et hostibus in medio positis transire non poterat ?* » « Que pouvait-il faire, lui qui se hâtait de rejoindre les siens, à qui l'on avait dit qu'il devait leur porter secours de toute urgence, et qui ne pouvait pas passer avec des ennemis placés sur son chemin ? »), et une fin qui voit se déployer sereinement l'éloge

(*Interpretationes*, *ibid.*, l. 25-27) : « *Quantae fuit uirtutis per infinitam bellantium latitudinem aperire caesorum funeribus uiam et incolumem transire per medios !* » (« Quelle immense vaillance il a fallu pour s'ouvrir un chemin sur les corps des tués au milieu d'une étendue infinie de combattants, et pour passer au milieu d'eux en restant sain et sauf ! »)

53. Ainsi, à propos de la réponse qu'Énée adresse à Magus qui l'a supplié (et des v. 531-532a en particulier), Donat commence par dire (*Interpretationes*, II, p. 361, l. 25-27) : « *Admiranda responsio pro persona eius qui eo tempore nulli decreuerat esse parcendum propter Pallantis ultionem et commodum uictoriae suae* » (« Réponse admirable conforme à la personne de qui à ce moment avait décidé qu'il ne lui fallait épargner personne pour la vengeance de Pallas et pour le bien de sa propre victoire »). On constate que, à la différence de ce qu'on lisait dans le commentaire aux vers introductifs de l'épisode (voir note précédente), la vengeance est ici la première motivation d'Énée qui se trouve mentionnée.

54. Le fait qu'Énée a choisi de riposter en actes et non en paroles à la provocation du premier frère, Lucagus, a précédemment donné lieu à un éloge, ou plutôt au repérage d'un éloge d'Énée par Virgile, ce dernier célébrant précisément la *prudencia* (*ibid.* p. 367, l. 8) ou la *sapientia* (*sapientis*, l. 13) d'un héros guerrier qui ne perd pas de temps en paroles vaines. Une appréciation comparable, et de portée plus générale, se trouve dans le commentaire que donne La Cerda (*op.cit.* [n. 48], p. 487) du début de l'épisode (« *Nota 2. PROXIMA QVAEQVE &c.* ») : il souligne la supériorité de Virgile sur Homère, dont un défaut, illustré au moment de la réaction d'Achille à la nouvelle de la mort de Patrocle, consiste à ce que « souvent, chez lui, la plus grande colère entraîne les plus grands retards » (« *saepe habet in summa ira summas moras* »). La Cerda se recommande de Scaliger qu'il cite et qui avait évalué de manière positive le fait qu'Énée ne parle pas, pour agir sans tarder.

55. Ici, l'emploi de *pius*, alors qu'Énée va rester impitoyable, ne gêne pas TIBERIUS DONAT outre mesure. Ce n'est plus le cas un peu plus loin, lorsque *pius* est étroitement lié au meurtre d'un homme (v. 783). Mais l'identité de cet homme apporte la solution : au moment de tuer Mézence « l'impie », Virgile a raison de rappeler le principal trait de caractère d'Énée, qui consiste précisément en la qualité contraire. L'interprétation de *pius* dans un sens religieux (*pius* envers les dieux, pieux) est la solution retenue par le commentateur pour rendre compte de son emploi dans des cas difficiles, où le poète pourrait sembler se contredire.

56. *Interpretationes*, II, p. 367, l. 26-p. 368, l. 1 : « *QVEM PIVS AENEAS DICTIS ADFATVR AMARIS : ecce consilium uiri fortis, confecto certamine et unius interim procurata morte ipse quoque amarissimus usus est uerbis egressus pietatis suae modestiam, quoniam iniuriosus uocibus fuerat prouocatus.* »

57. *Interpretationes*, II, p. 368, l. 26-29 : « *Infelix sese conuertit ad preces tendens supplices manus, eo facilius quia illas nulla occupauerant arma : quocirca inermi parci potuisset, nisi infelicem linguae proteruitas decerpisset.* » Cf. ce que l'on peut lire dans l'*explicatio* de La Cerda à cet endroit (*op. cit.* [n. 48] p. 498, point f) : « *Quid tu, Lector, hoc homine et dementius prius, et nunc abiectius ? atqui Aeneas hoc totus ferox reuocat illi in memoriam, quae prius iactauerat.* » (« Que vois-tu, Lecteur, de plus dément que cet homme tout à l'heure et de plus abject à présent ? Il est sûr que c'est pour cela qu'un Énée tout de sauvagerie lui remet en tête les paroles de vantardise qu'il avait prononcées tout à l'heure. »)

58. Je dois à Marianna Ingrassia d'avoir attiré mon attention sur ce point. Un cas a déjà été signalé, à propos de l'introduction de l'épisode, dans la note 51 *supra*. Un autre cas (*Interpretationes*, II, p. 363, l. 12-13) se trouve à propos d'une phrase de transition qui redit explicitement l'état de *furor* d'Énée (face à Caeculus et Umbro qui ont remis leurs troupes en ligne de bataille, *Énéide* 10, 545 : « *Dardanides contra furit* », « en face le Dardanide exerce sa fureur ») : « *Quis enim non moueretur in immensum modum iri obuiam nisibus suis ?* » (« En effet qui ne s'émouvrait pas en voyant que l'on s'avance en nombre immense pour contrer sa propre difficile avancée ? »)

59. Avant d'exposer toutes les raisons qu'il y a de choisir la leçon *albis* (« blancs »), S. Timpanaro (*Per una storia della filologia virgiliana antica*, Roma, Salerno Editrice, 1986, p. 91) précise à propos des manuscrits : « *soltanto P [...] ha albis, ma, stranamente, corretto in armis dalla stessa prima mano, a quanto pare* » (« seul P [...] porte *albis*, mais étrangement, le mot est corrigé en *armis* par la première main elle-même, à ce qu'il semble »).

60. S. Harrison note *ad loc.* (op. cit. [n. 43], p. 208) : « *The majority reading is armis* », « la lecture prédominante est *armis* ». Dans les éditions les plus récentes, en tout cas, *albis* l'a emporté. C'est notamment le cas de celles de R.A.B. Mynors pour Oxford, en 1969 ; M. Geymonat pour Paravia, à Turin, en 1973 ; de même pour les éditions Durand-Bellessort et Perret pour la C. U. F. Parmi les éditions commentées plus anciennes, on mentionnera par exemple celles de Conington-Nettleship, où *armis* est retenu dans le texte, mais mis en doute par la note ; Heyne (1833, pour l'édition citée n. 38 *supra*) conserve aussi *armis* ; et, pour remonter encore dans le temps, La Cerda (1617) ne donne qu'*armis*.

61. *Interpretationes*, II, p. 362, l. 19-23 : « *Non longe a Mago Haemonides apparuit, quem dicit Phoebi et Triuiaie fuisse sacerdotem, quem quis esset prodebat habitus capitis ; uittas quippe gestabat, quas non nisi sacerdotes habere consueuerunt. Fuit idem etiam armis et ueste conspicuus.* »

62. *Interpretationes*, II, p. 363, l. 4-7 : « *Atque ita temerarius, qui immemor officii sui Apollinem Dianamque deserens processit in campum, morte poenas exoluit et templum dei bellatoris suis spoliis ornauit.* » Il est à signaler qu'entre les deux remarques (p. 362, l. 30-p. 363, l. 2), TIBERIUS DONAT justifie le geste de Séreste en soulignant bien qu'il n'était pas dicté par la *cupiditas*, mais par le désir de rendre hommage au dieu de la guerre.

63. C'est ce que suppose J. Perret *ad loc.* (*Énéide*, t. III, p. 64, n. 1) : « Peut-être est-il impie de tuer un prêtre, paré de ses ornements (cf. 11, 768) et d'en dresser un trophée ? La leçon *armis* (v. 539) pourrait trahir un embarras des éditeurs antiques. » Le grand commentateur J. L. de La Cerda, tout en se montrant sensible au tragique de la mort de cet *Haemonides*, accru par le portrait détaillé que Virgile en a fait (op. cit. [n. 48] p. 492, *explicatio a.*), n'est pas du tout gêné, ensuite, par une hypothèse qui lui fait porter à deux le nombre de prêtres tués par Énée dans son *furor*. Il considère en effet que la victime suivante d'Énée, avant Tarquitus, est Umbro, Anxur n'étant nommé qu'au détour d'une parenthèse, ou étant plutôt un Axur qui s'applique au même Umbro (p. 493-494, *notae* 15 et 16).

64. Un extrait du commentaire des vers précédents a été cité plus haut, note 52.

65. S'il s'était exprimé en son nom propre, il aurait peut-être pris le temps d'expliquer en quoi le meurtre de Pallas par Turnus pouvait être considéré comme un acte d'*inhumanitas*. Ou peut-être n'en eût-il pas parlé. (Rien n'est dit de tel, en tout cas, lorsqu'il est question de ce meurtre.)

66. *Interpretationes*, II, p. 362, l. 2-9 : « *BELLI COMMERCIA TVRNVS SVSTVLIT ISTA PRIOR IAM TVM PALLANTE PEREMPTO humanitatem, inquit, poscis, quae inter partis solet aliquando praestari, sed istam mihi tuus ille sustulit Turnus et inhumanitatem plenam morte Pallantis docuit. Saeuire non erat meum et fuit misereri promptissimum, sed magisterio partis uestrae didici quod mihi non dedit natura nascenti, factus sum quod non eram et in contrarium uersum est quod aliquando praestabam.* »

67. S. Harrison (op. cit. [n. 43], p. 201, *ad Aen.* 10, 510-605) écrit en introduisant l'épisode : « *This episode leads to the prime military objective of relieving the camp [...] ; it also shows that Aeneas is susceptible to an excess of vengeful anger. This anger is necessary for Aeneas' victory and crucial to the last scene of the poem ; like his other failings, it makes Aeneas a credible character rather than a pale paragon.* » (« Cet épisode mène au premier objectif militaire, qui était de soulager le camp [...] ; il montre aussi qu'Énée est passible d'un excès de colère vengeresse. Cette colère est nécessaire à la victoire d'Énée et cruciale pour la dernière scène du poème. Comme ses autres failles, cela fait d'Énée un personnage crédible, au lieu d'un pâle paragon. »)

68. Je ne parle pas des commentaires ou des éditions commentées de l'époque contemporaine ou récente où, à l'exemple de J. Perret, le commentaire de TIBERIUS DONAT est pris en compte, avec ses nuances, et intégré à une réflexion sur la complexité de l'épopée virgilienne. De l'*interpretatio* sur

laquelle je me suis arrêtée pour finir, en recherchant dans les commentaires et éditions antérieurs, j'ai trouvé une trace isolée dans une note du Virgile de N.-E. Lemaire (1822, *op. cit.* [n. 13]). Toutefois, et de manière très significative, elle est réduite, et réduite à un essentiel qui est tiré du bon côté (du côté de l'humanité plutôt que de la barbarie) ; après avoir cité la remarque de Servius à propos de *commercia* au v. 532 (Servius, *Commentaire à l'Énéide*, ad Aen. 10, 532 : « *COMMERCIA uicissitudines et ignoscendi facultatem* », « MARCHÉS : des échanges et la possibilité de pardonner »), il écrit en effet : « *Donatus de humanitate tantum interpretatur* » (« L'interprétation de Donat ne traite que d'humanité »).

69. Il tend aussi à prêter à Énée une grande lucidité vis-à-vis de lui-même, comme s'il était capable (non, certes, sans critiquer les autres) de faire son auto-critique au beau milieu de cet épisode terrible de *furor* – ou comme s'il y revenait plus tard avec du recul, comme dans son récit du chant 2.

70. L'essor actuel des études sur le commentaire antique va certainement changer le sort même de cet auteur. Un commentateur contemporain qui tient régulièrement compte de TIBERIUS DONAT est Nicholas Horsfall (voir note 38).

AUTEUR

SÉVERINE CLÉMENT-TARANTINO

Université de Lille, Centre de recherche Halma UMR 8164 (CNRS, Univ. Lille, MC)